La Hague

Didier Decoin
Natacha Hochman

Isoète

La HAGUE

Fol. L 17
266

1338095

Natacha HOCHMAN
Didier DECOIN

La HAGUE

isoète

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

DL-31071991-22642

A Suzanne, ma mère.
N.H.

Il faut savoir se prêter au rêve
lorsque le rêve se prête à nous.
Albert Camus

Ce n'est pas l'homme qui les découvrit, mais la mer. Depuis des millénaires, elle battait la falaise. Alors à force, elle la troua. L'ouvrit. L'échancra.

Et les deux squelettes apparurent, incrustés dans le limon comme gravure de gabier dans la blancheur d'un os d'albatros.

C'était à Jardeheu, un jour de 1966.

Les corps ne gisaient pas, ils étaient assis plus ou

moins. Le plus frêle des deux, probablement celui d'une femme jeune et petite, reposait appuyé contre la poitrine de son voisin qui donnait l'impression de l'enlacer dans un dernier geste de protection, une sorte d'étreinte ultime, douce et tendre, celle de deux êtres s'endormant l'un près de l'autre d'un sommeil sans espoir.

Il y avait autour d'eux quelques cailloux colorés, alignés comme les perles d'un collier. Et aussi une fragile enceinte de jolis coquillages. Et des cendres comme si, avant d'allonger ces deux jeunes morts, qui peut-être n'étaient encore que mourants, leurs fossoyeurs avaient allumé un grand feu.

Etait-ce la nuit et avait-on besoin de lumière pour guetter leur dernier souffle ? Ou bien faisait-il très froid ? Et qui donc étaient ces amants ? Par quelle même maladie ou quelle même blessure furent-ils pris tous les deux ensemble ? Et surtout, quand tout cela arriva-t-il ?

On ne sait pas. Ou si peu.

Avant que ces deux-là n'affleurent, d'autres corps avaient été pareillement révélés, au même endroit à peu près, par le grignotage de la mer. Révélés et presqu'aussitôt détruits, par le même jeu des vagues qui offrent et reprennent.

Peut-être, à une époque indéterminée, y eut-il ici un village, et par conséquent une forme de nécropole. Ou peut-être encore s'agit-il des noyés d'un naufrage ancien ?

Une seule chose est certaine : ces jeunes morts, et leur ensevelissement aux lueurs d'un feu de bois, appartiennent à un passé très lointain.

Mais retrouvés à peu près dans la position attendrissante que Victor Hugo donne aux squelettes des amants de *Notre-*

Dame de Paris, les morts enlacés de la pointe de Jardeheu témoignent au moins que cette terre de la Hague, dont on dit que la beauté farouche peut serrer la gorge jusqu'au desséchement, fut un rivage où, aux commencements sans doute de l'aventure sociale de l'homme, l'amour exista, et fut respecté jusque dans la façon d'étendre un homme et une femme amoureux, flanc contre flanc sous du limon, des coquillages et des pierres peintes.

Ne cherchons plus le pourquoi ni le comment, ni surtout le quand des amants de Jardeheu. Qu'ils dorment, n'est-ce pas, puisque c'est pour cet oubli qu'on les a enfouis ici, dans notre terre et dans notre paix.

C'est une des constantes de la Hague, de toute façon, que d'échapper au temps. Le vent souffle trop fort pour qu'on entende battre le balancier de l'horloge. Cette sauvage petite terre est rétive aux datations, comme étaient rétifs au domptage les chevaux qui la couraient, libres, jusqu'à un passé assez récent pour que je l'aie connu.

Ses limites géographiques sont d'ailleurs déterminées par une étrangeté, une énigme de la chronologie archéologique : le Hague-Dick, association d'un fossé et d'un rempart, sorte de digue large d'une dizaine de mètres, plus haute en moyenne que deux hommes montés sur les épaules l'un de l'autre, longue de près de six kilomètres, érigée dans une zone étranglée de la presqu'île, de sud-ouest en nord-est, de la vallée d'Herquemoulin à celle de la rivière Sabine.

Son remblai est si hétérogène que nul ne peut dire avec

une absolue certitude quand fut levée cette grande muraille de Hague.

Pour les uns, qui se fondent sur certains débris retrouvés dans les fouilles, sa partie la plus importante pourrait dater d'un millier d'années avant l'ère chrétienne.

Pour d'autres, le Hague-Dick serait beaucoup plus moderne : il aurait été construit environ cinquante ans avant Jésus-Christ par des Celtes qui cherchaient à se protéger contre l'attaque de légions romaines remontant vers le nord-ouest. La présence dans la muraille de fragments beaucoup plus anciens s'expliquant alors par le fait que les Celtes auraient dressé leur mystérieux rempart en se servant de la terre présente sous leurs pieds, laquelle aurait tout naturellement contenu des parcelles de métal datant de la fin de l'Age du Bronze.

Une autre hypothèse voit dans le Hague-Dick l'œuvre des Vikings - mais rien n'est moins sûr, bien que mémoire et traces de ceux-ci soient omniprésentes dans la Hague, jusque dans l'étymologie du mot Hague que l'on peut justement soupçonner de venir de *hagi* qui signifie enclos en langue scandinave.

Il reste en certitude que la Hague, à la pointe de Jardeheu ou au nez de Jobourg, comprend encore des terrains vieux de plus de 2000 millions d'années. De véritables boucliers rocheux que les assauts du temps n'ont pour ainsi dire pas ébranlés - ténacité géologique qui a, en partie, justifié le choix de ce bout du monde pour y implanter des centres nucléaires.

Voilà pour avant-hier matin. Pour ce qui est d'hier soir,

c'est-à-dire il y a 65 millions d'années, la Hague était une île. Assaillie, battue par les eaux puis, quand celles-ci refluaient, follement fouettée par les vents, l'île de Hague fut le cœur et l'enjeu d'un combat de géants à la haine lente mais furieuse. Tantôt la victoire revenait à la terre arcboutée sur ses griffes de roc, et tantôt la mer l'emportait en noyant des territoires à la hauteur desquels, pourtant, on ne croyait pas qu'elle pourrait jamais se hausser.

Inlassablement tourmentée et déchiquetée, blessée puis recousue à vif, la Hague n'est figée que dans ses fonds. Elle est comme ces filles des arênes d'antan, ces filles liées à des colonnes, et dont alors seuls le regard et le mouvement des lèvres disaient la succession des émotions violentes qui les bouleversaient.

Il y a moins longtemps qu'on ne le pense, la Hague poussait ses forêts là où déboulent désormais les courants fous du raz Blanchard. De grands animaux hurlaient, se dévoraient et procréaient entre les falaises de France et l'île d'Aurigny. Il en reste, sous la mer, des fûtaies pétrifiées où fraient des congres épais comme des boas.

Et la guerre continue. Terre et mer s'affrontent encore pour une prédominance qui n'existera probablement jamais.

Certains jours de brume estivale, j'ai vu, de la mer retirée, monter comme des mirages de terre. A contre soleil, les goélands avaient des noirceurs de corbeaux volant au-dessus de chaumes bleus. Le halètement des chalutiers partant en pêche faisait comme le souffle saccadé des tracteurs écrasant des glaises molles. Et parfois, de la mer, de ses vastes prairies humides mises à nu par une marée

découvrant loin, s'élevaient des effluves familiers de feux de bois, de soupe et de pain, d'âcres odeurs animales de chevaux inondés de sueurs, de chiens, de vapeurs d'étable. Et encore, il arrive, au reflux, que des femmes aillent sur l'estran comme on s'en va aux champs, et elles ont alors, se courbant pour grapiller un crabe, des postures de glaneuses.

Tout comme l'inverse est vrai, car j'ai vu la terre, c'est-à-dire la lande, grise et moirée comme la mer, se hérisser pareil sous le vent, et jeter les mêmes relents sauvages. J'ai vu les tapis d'ajoncs courts se dresser comme des crêtes de vagues pleines un instant du feu du soleil, les déferlantes de bruyères d'un mauve océan, et les chardons étalés, charnus comme des plantes sous-marines, l'ondulation gracile des graminées qui ont des grisailles et des frissons de sauticots - c'est le nom que nous donnons quelquefois aux crevettes -, et ici ou là quelques betteraves maritimes, et l'inénarrable chou-marin. Du reste, jusqu'au début du siècle, on allait en lande comme on s'en va-t-en mer : avec grande incertitude.

La lande aux cavales, aux moutons à tête noire, aux lièvres, aux bécasses, aux sortilèges, lande-à-tout pour qui sait voir avec un regard de lichen, c'est-à-dire à ras de sol, lande qui fait l'essentiel de notre terre.

Lande, champ de bataille d'un tournoi aussi pervers, sinon sauvage, que celui de la terre et de la mer. Ici aussi, il y avait autrefois des forêts. L'homme les a décapitées. Il avait ses raisons, qui n'étaient pas toutes mauvaises. Toujours est-il que par la brèche ouverte, les ajoncs ont lentement, irrémédiablement, colonisé les sous-bois effeuillés, avançant au fur et à mesure que les haches abattaient les arbres,

dévorant, épuisant le sol avec une mortelle gloutonnerie. Quand il n'y eut plus rien, il y eut encore l'ajonc, sec et repu. Il est toujours là, avec son incorrigible mauvais caractère, se divertissant à piéger les brumes basses après avoir chassé les chênes.

Il y eut un moment dans la Hague, approximativement de la fin du XVIII° au premier tiers du XX°, où la lande ne submergeait pas tout : elle se hérissait encore de quelques archipels notables, tout à fait comme la mer.

Les îles de la lande étaient alors des flaques riches et grasses, royaumes spongieux des libellules et des rainettes, d'où s'élevaient des arbres probablement nourris des cadavres corrompus de leurs congénères. Peu importe : sous le couvert des arbres, quelques parcelles de terre cultivée mûrissaient leur blé ou leurs carottes au soleil blanc.

Il n'en reste plus que des épaves : quelques membrures de cabanes où gitent à présent des renards, de pauvres pans de granges écroulées où survécurent des paysans exténués, des poignées de moines fous, et qui sont aujourd'hui envahies par les ronces.

J'ai arpenté, foulé, humé - pour ainsi dire mordu à toutes les landes de Hague.

Il suffit que j'écrive ces mots pour entendre crisser sous ma semelle le cristal des landes des hivers rudes, poudrées comme des perruques, les landes marquises aux boucles de broussailles enneigées, les landes froidement aristocratiques qui font rêver le voyageur à des chambres chaudes de